





Un monde de mots





Anne Cuneo

# Un monde de mots

John Florio, traducteur, lexicographe,  
pédagogue, homme de lettres

*un récit*

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



L'AUTEUR REMERCIE DE SON SOUTIEN  
LA FONDATION DE FAMILLE SANDOZ

CET OUVRAGE A BÉNÉFICIÉ D'UNE AIDE À LA PUBLICATION  
ACCORDÉE PAR PRO HELVETIA, FONDATION SUISSE POUR LA CULTURE.  
L'ÉDITEUR L'EN REMERCIE

**prohelvetia**

« UN MONDE DE MOTS »,  
DEUX CENT QUATRE-VINGT-SEIZIÈME OUVRAGE  
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,  
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LES COLLABORATIONS DE JANINE GOUMAZ,  
DE CHARLOTTE MONNIER, DE MARIE-CLAUDE SCHOENDORFF,  
DE DANIELA SPRING ET DE JULIE WEIDMANN  
MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE  
COUVERTURE : EVA RITTMAYER, GENÈVE  
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR : PHILIPPE PACHE, LAUSANNE  
PHOTOGRAVURE : BERTRAND LAUBER, COLOR<sup>+</sup>, PRILLY,  
& CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY  
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE LA SOURCE D'OR,  
CLERMONT-FERRAND  
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN FRANCE)

ISBN 978-2-88241-297-3  
TOUS DROITS RÉSERVÉS  
© 2011 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR  
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE  
WWW.CAMPICHE.CH

## REMARQUES LIMINAIRES

*LES NOMS PROPRES: au XVI<sup>e</sup> siècle ils ne sont pas fixés. Partout où il y a plusieurs versions, j'en ai choisi une et m'y suis tenue. Matthew Gwinne, par exemple, s'écrit indifféremment Gwynne, Gwinn, Gwynn ou Gwinne. On trouve aussi bien Christoph zu Wirtemberg, et c'est ainsi qu'il se désignait lui-même, d'où mon choix, que Christoph von Württemberg. On écrit indifféremment Hamlet ou Hamnet. Et ainsi de suite.*

*LA VALEUR DE L'ARGENT: jusqu'à il y a une quarantaine d'années, la livre anglaise (£) se divisait en 20 shillings (s); chaque shilling était divisé en 12 pence (d), et chaque penny en 4 farthings. Pour avoir une idée de la valeur de l'argent d'alors en francs d'aujourd'hui, il faut, selon la plupart des historiens de l'économie, multiplier par 2 000 à 2 500 pour les francs suisses ou par 1 700 à 2 100 pour les euros. Un farthing d'alors vaut ainsi 2,60 francs suisses, un penny 10,40, un shilling 125, une livre 2 500. À la campagne, où les gens vivaient largement du troc, 2 à 3 livres suffisaient à une famille pour un an. En ville, une famille d'artisans ne manquait de rien avec un revenu de 20 livres par an. Pour avoir droit au titre de gentleman, il fallait justifier d'un revenu de 5 livres par an. Les comparaisons restent relatives, car l'argent était plus rare et il était dépensé d'une tout autre manière. Soulignons que l'entrée à un spectacle coûtait un penny pour une place debout, 2 pence pour une place assise sur un banc, et de 3 à 6 pence pour une place confortable et abritée — assez cher, par conséquent.*

*DATES: toutes les dates données ici appartiennent au calendrier julien. Mis en place par Jules César en 46 av. J.-C., le calendrier julien avait pris, à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, dix jours de retard (18 h 40 min par siècle). Le calendrier grégorien a été introduit en 1582 par le pape Grégoire XIII: au jeudi 4 octobre 1582 a succédé par décret le vendredi 15 octobre. Les pays catholiques l'ont aussitôt adopté. Les pays protestants,*

*dont l'Angleterre, ne s'y sont conformés qu'en 1752. Par ailleurs, la nouvelle année anglaise commençait le 25 mars (ce qui fait que pour les Anglais, en février 1623, on était encore en 1622). Dans la vie courante, les Anglais comptaient les années en « années du règne ». Élisabeth étant devenue reine en novembre 1558, du 17 novembre 1558 au 16 novembre 1559, on était dans « la première année du règne d'Élisabeth », qu'on abrégait en « la première d'Élisabeth », et ainsi de suite. Pour les écoliers, le trimestre de la Saint-Michel correspond au trimestre d'automne, celui de la Saint-Hilaire au trimestre d'hiver, et celui de la Trinité au trimestre de printemps.*

*PRONONCIATION : Wriothesley se prononce Risly, Leicester se prononce Lester, et Southwark se prononce (j'écris cela en alphabet phonétique) Saøik (approximativement Sezik). Les autres noms propres se prononcent à peu près comme ils sont écrits.*

*TRADUCTIONS : toutes les définitions en tête de chapitre sont extraites du dictionnaire de John Florio de 1611. L'orthographe en a été modernisée. Toutes les traductions de l'anglais, de l'allemand ou de l'italien sont de l'auteur.*

*La langue anglaise n'étant pas encore fixée, John Florio en a profité pour l'enrichir de nouveaux mots, de nouvelles images, de tournures de phrase qu'il a, avec une grande liberté, inventées ou transposées de l'italien et du français. À travers son enseignement et ses traductions, il a été à même d'établir un « commerce intellectuel » avec des gens qui s'intéressaient comme lui à « la hardiesse, la délectation, le plaisir, le bonheur et la perfection » de la langue italienne; c'est cela qui lui a valu le patronage intelligent, les encouragements et les amitiés qui lui étaient nécessaires pour conceptualiser son génie inné... et produire ces deux « fruits » grandioses que sont son dictionnaire et son Montaigne.*

ARUNDELL DEL RE  
*Resolute John Florio*  
(inédit)





# MÉMOIRES

DE MAÎTRE JOHN FLORIO

Gentilhomme de la chambre  
de feu *Sa Majesté la Reine Anna*,  
destinés à faire connaître ses origines,  
sa vie et ses travaux à ses descendants.  
Recueillis et préparés pour l'édition  
par le Dr EDWARD MOLINS, son petit-fils,  
entrecoupés de quelques extraits du  
journal de MAÎTRE FLORIO,  
et précédés d'un avis  
de l'auteur  
au lecteur

ORBE,  
imprimé par la Source d'Or  
pour Bernard Campiche Editeur  
- ANNO 2011.



*Satisfait de sa valeur, et noble par son art,  
 Italien de langue, anglais de cœur, l'un et l'autre dans son œuvre  
 Il fleurit, fleurira; et qu'il fleurisse encore  
 FLORIUS, en son nom fleuri, le souhaite vivement.*



## Au lecteur

Les livres (ami lecteur) peuvent à juste titre être comparés à des jardins, auxquels l'assidu jardinier prodigue avec diligence des soins sans faille ; pourtant, parmi les plus belles, les plus odorantes et les plus fraîches des fleurs, parmi des plantes, en somme, parées de toutes les vertus, on verra poindre et grandir des herbes folles et fétides tout juste bonnes à être brûlées ou compostées. Il en va de même pour les livres les plus beaux, même lorsque l'auteur est appliqué et l'éditeur vigilant : ils peuvent faillir tous deux en laissant échapper erreurs et coquilles, tant de forme que de fond, certaines fautes venant d'un manuscrit mal pensé, d'autres d'une correction peu attentive. Les meilleurs livres eux-mêmes ne sont pas exempts de ces infirmités ; ne me blâme donc pas, et ne me querelle qu'un peu, dans les limites de la courtoisie de rigueur entre nous. Je mérite le blâme bien plus que l'éditeur ; il aura seulement manqué d'attention, alors que j'aurai écrit des absurdités ou, sans m'en rendre compte, commis des erreurs. Ton jugement les reconnaîtra, et ta plume les corrigera sans peine.

À dieu.

*L'auteur*  
(JOHN FLORIO)



## CHAPITRE PREMIER

DANS LEQUEL DES HOMMES COURAGEUX  
SAUVENT UN MOINE « HÉRÉTIQUE »  
JUSTE AVANT QU'IL NE SOIT  
BRÛLÉ VIF PAR L'INQUISITION  
ET L'EMMÈNENT EN ANGLETERRE

**Giustitia**, justice, uprightness, righteousness, equity. Also a place of execution.

**Giustitiare**, to deal with according to justice, that is to execute justice upon, or put malefactors to death.

*(Giustitia: justice, droiture, rectitude, équité. Également un lieu d'exécution.)*

*Giustitiare: agir en accord avec la justice, c'est-à-dire exécuter la justice, ou mettre à mort les malfaiteurs.)*

JOHN FLORIO

*Queen Anna's New World of Words*  
Dictionnaire italien-anglais, éd. 1611



LA NUIT était très noire. Dans le haut mur de la sombre bâtisse, une petite porte, la seule de l'enceinte, s'était ouverte avec un bruit sourd. En scrutant la pénombre, on aurait pu deviner deux hommes. Ils tiraient un tombereau d'où s'exhalait une puanteur pestilentielle.

Ils étaient sortis précautionneusement, en veillant à ne rien heurter, et la nuit les avait absorbés. À cause du mur du couvent, et du tumulus inhabité qui lui faisait face, aucun lumignon n'éclairait leur départ. Ils marchaient avec une hâte qu'un observateur aurait, de jour, pu trouver suspecte. Mais personne ne les voyait. Ils avaient pris soin de choisir une nuit de nouvelle lune. On entendait à peine le craquètement des roues sur le gravier de la ruelle. Ils étaient finalement arrivés à une sorte de terrain vague, où un œil perspicace aurait sans doute distingué les ruines dans le noir – l'ancien Forum, désert à cette heure-là. Ils s'étaient arrêtés, et avaient attendu. Pas un mot n'avait été échangé.

« *Ogni terra ha guerra* – tout pays a sa guerre », avait fini par murmurer une voix qui les avait fait sursauter. Elle semblait suspendue dans la nuit – les contours du parleur étaient invisibles; pas d'étoile, pas la moindre lueur, le ciel était couvert.

« *Ogni corpo ha la sua ombra* – tout corps a son ombre », avait répliqué une voix peu assurée. C'étaient les formules convenues.

« Le Seigneur soit avec nous », avait conclu la voix anonyme. « C'est toi, Lorenzo ? »

« Moi-même. Que Sa volonté soit faite. »

Le premier obstacle était franchi, ils s'étaient retrouvés. Par une telle nuit, cela tenait du miracle.

« Qu'est-ce que c'est que cette odeur ? » avait repris le nouveau venu. « Vous m'avez amené les excréments de ces beaux messieurs, ma parole. Il n'y a qu'eux pour puer pareillement. »

« On a choisi un chargement qui ne donnerait à personne envie de fouiller », lui avait-on répliqué avec un gloussement sardonique.

« Vous avez le paquet ? »

« Oui. Il est sous les excréments, mais en mauvais état. Et il faut que vous nous emmeniez, nous aussi, parce que nous risquerions qu'on nous torture pour nous faire parler. »

Un silence.

« Ce n'était pas prévu », avait fini par dire le dernier venu. « Mais j'aurais dû y penser. Vous avez de la famille ? »

« Pas à Rome, les miens sont dans le Nord », avait dit l'un.

« Je n'ai personne », avait répondu l'autre, « je suis enfant trouvé. »

« Alors, pas de risque qu'on les arrête à votre place. Allons-y. »

Les deux moines avaient cherché du pied, à tâtons, une surface herbeuse, l'avaient trouvée, y avaient déversé leur tombereau. Sous les détritrus, un ballot oblong. Ils avaient déroulé la toile qui l'enveloppait. S'il n'avait pas fait si sombre, on aurait pu voir un homme inerte, à moitié nu. Le plus costaud des deux moines l'avait chargé en travers de ses épaules, comme un paquet.

« Faisons vite, maintenant », avait-il dit d'une voix sourde. « Je ne suis même pas sûr que tout cela ait valu la peine, il est plus mort que vif, votre héros. »

Quelques pas, ils s'étaient enfoncés dans les ruines à la suite de l'étranger. L'autre moine avait tiré le tombereau jusque derrière un amoncellement de

colonnes. Du pied, il avait cherché des pierres, en avait ramassé quelques-unes dont il avait tapissé le fond, puis il avait poussé le véhicule sous un buisson. Il faudrait du temps pour qu'on le retrouve. À l'ancien forum, il ne venait guère que des bergers avec leurs moutons.

Au coin d'un portique en ruine, un homme attendait avec des mules.

« Vite. Vite. »

L'homme inerte avait été posé sur le sol. On lui avait introduit de force une gourde dans la bouche, il avait ouvert les yeux. Il avait gémi doucement, avalé, toussé.

« C'est fait ? » avait-il fini par articuler, d'une voix à peine audible.

« Le plus dur, en tout cas, est fait. On vous a tiré des geôles de l'Inquisition, Paolo Antonio. Maintenant, il faut vous sortir de la ville. Vous pouvez tenir debout ? »

L'autre avait essayé de se soulever, était retombé.

« Je ne crois pas. »

L'étranger s'était approché.

« Laissez-moi faire. »

Dans le noir, en tâtonnant, il avait trouvé les plaies de celui qu'on avait nommé Paolo Antonio, les avait recouvertes d'une pâte grasse, enfin il lui avait passé une casaque et des braies de paysan. La nuit était toujours aussi profonde, et tout cela se faisait à l'aveugle.

« Allons-y », avait-il fini par dire. « Pour l'instant, ça devrait suffire. »

Ils avaient chargé Paolo Antonio sur une des mules, comme un paquet.

« Tâchez de vous tenir assis et de ne pas montrer votre faiblesse. Dépêchons-nous, il faut que nous soyons sortis avant le point du jour. »

Ils s'étaient mis en route, évitant adroitement les tours de garde. Ils avaient atteint le péage, fermé à cette heure-là. Les deux moines avaient écarté en silence, et sans effort apparent, la barrière tout juste entrebâillée, la petite caravane de mulets était passée, ils avaient refermé derrière eux. Il avait fallu cher payer pour que personne ne donne l'alarme, mais le péage aussi avait été choisi avec soin. Le garde-barrière était un sympathisant, il avait été d'accord pour ne rien voir – contre espèces sonnantes s'entend.

Ils avaient marché toute la nuit.

« S'ils vous cherchent maintenant, ils ne penseront pas à franchir les murs », avait dit leur guide. « Mais demain matin, lorsqu'ils s'apercevront que Paolo Antonio n'est plus là, ils battront la campagne. »

À l'heure où s'ouvraient les portes de la ville, ils étaient arrivés à destination. Une maison de campagne cossue, en haut d'une colline d'où l'on voyait Rome tout entière.

Des femmes étaient venues à leur rencontre.

Dans la lueur de l'aurore, l'homme sorti du fumier était effrayant. Les yeux creux soulignés de cernes violets, le crâne rasé, le corps squelettique couvert d'ecchymoses et de meurtrissures, des plaies purulentes aux poignets et aux chevilles, des blessures sur tout le corps.

« Dieu de miséricorde », s'était exclamée une des femmes. « Comme ils vous ont arrangé, pauvre homme. »

« Je ne peux pas descendre de cette mule », avait-il murmuré.

On l'avait extrait de selle comme un enfant, et on l'avait soutenu jusque dans la maison.

« On est trop près de Rome. S'ils font des battues systématiques, ils passeront par ici », avait dit l'homme qui les avait guidés.

On voyait maintenant que c'était un moine bénédictin – en tout cas, il portait la bure de l'ordre.

« Appelez-moi Prospero », avait-il ordonné. Il soignait les plaies du blessé avec aisance, peut-être avait-il été l'herboriste d'un couvent. Il était grand, plus grand qu'eux tous, rond de partout, agile, dans la force de l'âge.

Les moines qui avaient fait évader Paolo Antonio étaient, l'un, Marco l'enfant abandonné, plutôt petit, pâle et gracile, à peine sorti de l'enfance, et l'autre, Lorenzo, de taille supérieure à la moyenne, la vingtaine vigoureuse. Il avait la poitrine large et des mains en battoir au bout de bras comme des masses. Mais son regard était doux, et son sourire prompt à surgir. On les avait débarrassés de leurs vêtements monacaux, ils s'étaient rasé la barbe et, en quelques heures, le blessé mis à part, les nouveaux venus s'étaient fondus dans la maisonnée.

Le surlendemain, ils étaient repartis avant le jour. Ils avaient voyagé ainsi longtemps, surtout de nuit, en suivant les hauteurs boisées et peu habitées.



Ils avaient commencé par descendre vers le sud, et bientôt ils étaient arrivés à Naples. Ils s'étaient glissés dans la ville par un soir de mai, juste avant le couvre-feu, et Paolo Antonio leur avait indiqué le chemin vers une maison où ils étaient allés frapper. On les avait reçus à bras ouverts.

« Fra' Paolo Antonio, le ciel soit loué ! on vous a tiré à temps des griffes de l'Inquisition », s'était exclamé le maître de maison.

« Il n'y a plus de Fra' Paolo Antonio. Celui-là est mort en prison. Je m'appelle Michelangelo, et j'ai rejeté une fois pour toutes l'idolâtrie et les superstitions qui ont marqué ma vie antérieure. »

« Vous avez eu beaucoup de courage. »

« Je n'ai fait que mon devoir. Il faut toujours prêcher la vérité. »

Ils étaient restés à Naples une dizaine de jours, le temps pour Michelangelo de reprendre des forces. Marco s'était mêlé au personnel, il était vite devenu un serviteur parmi d'autres.

« Je reste ici », avait-il dit à Prospero. « Je ne suis pas assez important pour qu'on me recherche. »

Lorenzo, par contre, avait demandé à accompagner Michelangelo et Prospero, qui avaient attendu une occasion, tapis dans la maison. Il fallait que les traces les plus manifestes des mauvais traitements subis par Michelangelo aux mains de l'Inquisition s'estompent.

Ils avaient finalement profité de la confusion engendrée par les processions de la Pentecôte pour s'esquiver discrètement. Prospero était vêtu en marchand, profession que son laissez-passer confirmait, Lorenzo et Michelangelo étant censés être ses serviteurs.

Ils avaient mis le cap sur le nord. Leur projet était de rejoindre Venise. Ils voyageaient autant que possible mêlés à des convois de marchands, et avaient traversé ainsi la péninsule de part en part, jusqu'à l'Adriatique. Michelangelo voulait à tout prix éviter la Toscane, sa patrie, et Sienne en particulier.

« C'est là que je suis né. Ma famille tout entière s'y trouve, je pourrais croiser une connaissance. Et, sans l'ombre d'un doute, l'Inquisition m'y cherche. »

« Tu n'as pas peur qu'ils s'en prennent à ta famille, par représailles, pour faire pression sur toi ? »

Michelangelo avait secoué la tête.

« Mon père désapprouve mes idées, qu'il connaît. Il s'en est distancé à grand tapage bien avant qu'on m'arrête. Et puis c'est un homme de loi, il sait se défendre. Je ne crains rien pour lui. »

Le voyage, le grand air, la nourriture, les soins assidus transformaient peu à peu Michelangelo. Sa silhouette s'arrondissait lentement, ses plaies avaient guéri, ses bleus s'étaient estompés, ses cheveux avaient poussé, noirs, bouclés et drus, son visage se tannait au grand air, ses cernes avaient disparu et ses grands yeux gris légèrement enfoncés avaient retrouvé leur intensité.

Il était un autre homme si l'on repensait au pauvre hère dissimulé dans le fumier, mais dangereusement familier pour quelqu'un qui l'aurait connu du temps où il était fort et bien portant.

Ils auraient voulu atteindre le nord au plus vite, mais, en dépit de tous les soins qu'on lui avait prodigués et des progrès qu'il avait faits, Michelangelo n'était pas parfaitement guéri. Plusieurs de ses os avaient été brisés, et sa démarche restait saccadée, douloureuse. Il fallait encore voyager lentement.

« Le mieux, ce serait de quitter l'Italie. D'aller au pays des Lignes grises. Ou en Angleterre. Là-bas, ils ont passé à la nouvelle religion, vous seriez en sûreté », avait dit Prospero. « Tant que vous n'y serez pas, je ne serai pas vraiment tranquille. »

Michelangelo avait pâli sous le hâle. Ses mains s'étaient crispées, et Prospero s'en était aperçu.

« Ne craignez rien. La prudence s'impose, mais le risque me paraît minime. L'Inquisition vous cherche dans le Latium peut-être, elle vous guette certainement à Sienne, mais je ne crois pas que votre signalement soit encore arrivé jusqu'ici. Je ne doute pas une seconde qu'ils ne vous cherchent avec acharnement – question d'amour-propre. Les hommes noirs ont la réputation de ne jamais lâcher leur proie, et voilà que vous leur avez échappé, sans vous être rétracté. Le bûcher pour vous immoler était déjà prêt. De toute manière, on ne va pas s'attarder. »

« Je n'étais pas coupable de ce dont ils m'accusaient. J'avais seulement voulu discuter ! »

« Vous êtes naïf, mon cher Michelangelo. Cette soif de discussion, c'est ce que l'Église ne souffre pas, et surtout pas en ce moment. Luther aussi voulait juste qu'on discute. Il est devenu le mouton noir, l'homme à abattre. Ils l'ont excommunié, et il a continué tranquillement son œuvre. L'anathème n'est donc plus l'arme suprême ! C'est la première fois qu'ils perdent autant de territoires d'un seul coup. Ils se sont durcis, ils sont devenus intolérants. Avant, ils faisaient preuve d'étroitesse d'esprit, mais maintenant qu'une partie de leur pouvoir menace de leur échapper, ils deviennent impitoyables. Une bête coincée est toujours féroce. »

Michelangelo avait tellement souffert pendant les deux années qu'il avait passées entre les mains de l'Inquisition que sa tête était longtemps restée comme absente – en prison, pour ne pas sentir la douleur, pour ne pas céder, il fallait cesser de réfléchir, déterminer une fois pour toutes ce qu'on dirait, puis abolir la pensée.

Une fois qu'il avait recouvré la liberté, le plus dur, ç'avait été cela : se remettre à réfléchir, à cogiter. Certes, les idées revenaient peu à peu. Mais il préférait laisser les décisions à Prospero. Il ne se faisait pas encore confiance. Et Prospero, après de longues discussions avec Lorenzo, auxquelles il assistait prostré, incapable de rassembler trois pensées cohérentes, avait décidé qu'ils iraient prendre un navire quelque part du côté de Barletta, où il avait des amis, et qu'ils voyageraient par mer jusqu'à Venise, où l'Inquisition n'avait, pour l'heure, pas vraiment cours. La Seigneurie vénitienne était trop jalouse de son pouvoir.

Cela avait pris presque un mois. Lorsqu'ils étaient arrivés, août touchait à sa fin et, si le voyage devait se poursuivre, il fallait se décider vite, avant que les frimas ne le rendent trop périlleux.

Une quinzaine de jours avaient suffi : ils avaient été accueillis à Venise par des amis de la religion nouvelle, et Michelangelo s'y était installé, avait lentement repris goût à la vie et à la dispute religieuse.

Prospero ne s'était pas attardé.

« Aussi longtemps que je le pourrai, je sauverai des hommes et des femmes qu'on persécute parce qu'ils ont embrassé la nouvelle religion. Cependant, je suis attendu ailleurs, où il va bientôt falloir que j'assume d'autres devoirs », avait-il affirmé.

Il avait remis à Michelangelo une lettre pour William Cecil, le Premier ministre anglais.

« Allez le voir avec cette lettre. Il me connaît, et il vous fera bon accueil. »

Michelangelo et Lorenzo n'avaient pas percé le secret de Prospero. Il était à l'aise partout. Il parlait français comme un Français, et italien comme un Lombard. Ils l'avaient vu, au cours de leurs pérégrinations, se transformer en un instant de marchand en soldat, de moine en bandit, de mendiant en grand seigneur – une fois il apparaissait maigre, une autre fois rondelet, il arrivait même à changer de visage.

« Il aurait fait un excellent bateleur », avait jugé Lorenzo. « Mais c'est sans doute un fils de famille, qui a reçu une éducation soignée. Un honnête homme, en tout cas. Et courageux. »

Ils s'étaient installés à Venise, dans une mansarde avec vue sur la mer.

« Après les geôles de l'Inquisition, il me faut avoir un œil sur le grand large », avait expliqué Michelangelo à Lorenzo, qui prétendait être son serviteur, mais était en fait son ami.

Pour se distraire, Michelangelo avait appris le français, une langue très répandue dans la Sérénissime République. Il s'était par ailleurs lié d'amitié avec l'ambassadeur d'Angleterre, Edmond Harvel, qui l'avait honoré de son amitié.

Cela avait duré quelque temps.

Mais Venise, pour rétive qu'elle fût aux ordres du Vatican, était encore trop proche de Rome. Et, un jour, Michelangelo avait rencontré quelques moines qui l'avaient reconnu, et lui avaient conseillé de ne pas s'attarder. L'Inquisition se faisait de plus en plus féroce, et faisait pression sur Venise pour qu'elle livre ses « hérétiques ».

Certes, on ne persécutait pas à Venise comme à Rome, avaient-ils reconnu; mais Michelangelo était célèbre, le bruit de son évasion s'était répandu dans toute l'Italie et, s'il voulait être en sécurité, qu'il parte.

Son ami Harvel lui avait conseillé l'Angleterre. Il avait envoyé des lettres de recommandation en haut lieu. Et puis, il y avait là-bas de nombreux exilés italiens qui prendraient soin de lui.

« Va pour l'Angleterre », avait fini par dire Michelangelo.

« Je vous accompagne », avait déclaré Lorenzo.

Michelangelo et lui s'étaient joints à un convoi de marchands, et en six semaines, en passant par Milan et Lyon, ils avaient traversé la Mer étroite et étaient arrivés à Londres.

Après avoir lu la lettre de Prospero et la recommandation d'Edmond Harvel, William Cecil les avait reçus sans délai, et leur avait aussitôt octroyé une place dans sa maisonnée, en attendant qu'ils trouvent à s'établir.

C'est ainsi qu'est née la branche anglaise de la famille Florio.

\*  
\* \*

*Extrait du journal de Maître John Florio*

*Fulham, le 8 mai 1622, 20<sup>e</sup> année de Jacques*

*Voilà, à n'en pas douter, comment cet extraordinaire conteur qu'était Michelangelo, mon père, aurait couché sur le papier ses aventures de moine évadé. Je l'ai tant entendu les raconter que je suis à même de les restituer, me semble-t-il, pour ainsi dire verbatim.*

*J'ai beaucoup hésité. Depuis près de trois ans, j'attends la pension qui m'a été consentie, et qui m'est due depuis la mort de Sa Majesté la reine Anna, dont j'étais un des secrétaires.*

*C'était prévisible, bien sûr. Aussitôt Sa Majesté disparue, plus personne ne s'est cru tenu par les promesses de la souveraine. Après près de quinze ans de bons et loyaux services, j'aurais dû pouvoir jouir d'une certaine sécurité. Mais non. Chaque fois que j'envoie une lettre, que je fais l'effort de manifester une servilité qui me pèse, « ils » me laissent entendre que l'argent dont j'aurais besoin pour vivre, pour tenir mon rang, est sur le point d'arriver... mais il n'arrive jamais.*

*Pour survivre, je donne des leçons d'italien à des fils de marchands qui n'ont pas envie de l'apprendre. Je fais quelques traductions. Je prépare l'édition de textes littéraires. D'obscurs travaux. Sic transit gloria mundi. J'ai été le compagnon de ducs, de princes et même d'une reine. Et me voici réduit à... à... à ça. Ce qui me fait enrager, c'est que la troisième édition*

de Un monde des mots, mon grand dictionnaire, n'est toujours pas terminée. Il y a encore tant à faire, le temps presse — et j'ai la sensation de le perdre en travaux futiles au lieu d'en user pour achever mon grand œuvre, le seul qui compte, et que j'aimerais voir publié avant de m'en aller.

Avant-hier, j'ai reçu la visite d'un de mes petits-enfants, Edward Molins. Ma fille aînée, Aurelia, sa mère, ne me pardonne pas de « gaspiller mon argent » en livres, en encre, en plumes et papier. Elle m'en a toujours voulu de travailler avec des mots — car dans son esprit les mots ne sont rien, donc je ne fais rien. Je comprends son point de vue, elle est sage-femme, et son travail produit ce qu'il y a de plus précieux au monde : la vie. Tant que Rosa, ma première femme, a vécu, elle a su atténuer la tension. Mais depuis qu'elle est morte... Bien entendu, aux yeux d'Aurelia, j'ai aggravé mon cas en me remariant.

Elle a ordonné à ses neuf enfants de ne pas perdre de temps en visites au vieillard sénile qu'elle voit en moi, et ils se le sont tous tenu pour dit — tous sauf Edward, auquel il suffit d'interdire quelque chose pour qu'il le fasse.

Il vient d'autant plus volontiers qu'il retrouve à Fulham ses trois cousins, les enfants de ma fille cadette, Élisabeth, dite Bess.

Nous discutons de mes problèmes financiers.

« Vous avez remarqué, Grand-Père, que chacune de vos lettres provoque une réaction, cela signifie qu'écrire, cela a un effet. Vous qui savez jongler avec les mots, il vous faut produire un texte imparable. Rappelez-leur qui vous êtes. »

« Ils ne me lisent pas vraiment, tu le vois bien. »

« Grand-Père, je vous fais une proposition. »

« Je t'écoute. »

« Moi, cela m'intéresse de savoir ce que vous avez vécu. Écrivez votre histoire. Vous me la donnerez, j'irai à la cour... »

« Mais tu n'as pas dix-sept ans ! »

« Mon père y va pour soigner de grands seigneurs. Je m'arrangerai pour l'accompagner. Et je plaiderai pour vous. Et si je trouve un seigneur bien disposé, je lui ferai lire votre récit. »

Le soir, au Lion d'Or, j'en ai parlé avec les amis que je rencontre souvent en ce lieu, fréquenté depuis des décennies — j'y venais déjà de Londres longtemps avant de m'installer à Fulham en permanence.

« Je trouve cela une bonne idée », a dit Henry Condell, le comédien, qui est un de mes voisins depuis quelques années, et un de mes meilleurs amis. Il m'a fixé un instant de ses yeux gris

*intenses qui subjuguent les publics les plus bouleux. « Un jeune homme comme ambassadeur, c'est une idée intéressante. D'autant plus que cet Edward Molins me semble avoir un tempérament hors du commun. Vif. » Il a eu un sourire en dessous. « Hérité de son grand-père, je parie. »*

*Nous avons ri, et avons passé à autre chose.*

*Je ne sais pas si quelqu'un se préoccupera de mon sort. Mais j'ai décidé de faire confiance à Edward, et de raconter mon histoire. Cette fois, ce ne sera pas une simple missive qui tombera entre les mains d'un quelconque nobliau censé la remettre au Lord Trésorier. Edward veillera au grain. Je les connais, ces oiseaux-là. Qui sait si l'un d'eux ne perçoit pas chaque année mes cent livres sous prétexte de me les transmettre en mains propres, puis les fait disparaître dans ses vastes poches ! Ce roi et sa cour n'ont jamais compris ce que c'est que de vivre avec les moyens dont on dispose. Ils volent, ils pillent, ils jettent par les fenêtres tous les biens si sagement amassés par Élisabeth.*

*Je comprends qu'elle ait été réticente à faire de Jacques d'Écosse son successeur.*

*Bon, foin de digressions.*

*« Alors, vous vous y mettez ? » s'est enquis hier matin Edward, en débarquant chargé de papier, d'une bouteille d'encre et d'un assortiment de plumes. J'ai cédé. Je m'en vais écrire mon histoire. Et, une fois qu'elle sera terminée, je verrai ce que j'en ferai : j'essaierai peut-être de la faire parvenir en mains propres au prince Charles. Quoi que je puisse penser de ce prince, il est évident que c'est désormais lui qui gouverne, depuis que son père n'a plus toute sa tête à soi. Et parfois le rejeton s'intéresse aux artistes. On verra.*

*Ha, ha ! John Florio ! Tu te prends pour un artiste, maintenant ! Souviens-toi plutôt de ta devise : « Chi si contenta gode — il faut se contenter pour être heureux. »*

*Non, je ne suis pas un artiste, mais si la manière de parler de soi d'un Montaigne n'est pas à ma portée, je me sens capable de raconter ma vie à l'instar de Cervantès narrant Don Quichotte, le talent en moins — vu que je ne suis au fond qu'un pauvre hère qui se bat avec des mots (du vent, en somme, ma fille n'a pas complètement tort), pas un géant.*

*Je me demande depuis plusieurs jours par où commencer. Par ma naissance, me suis-je dit, quoi d'autre ? Et puis j'ai réfléchi : pour comprendre ma naissance, il fallait partir de l'évasion de mon père. Et si Charles ou l'un de ses mignons ne*

*me lisent pas (ce qui est probable), il reste quelques-uns de mes petits-enfants, et l'un ou l'autre de mes vieux amis.*

*Je vais tenter d'écrire les Mémoires de John Florio. Faut-il commencer par les origines de ma famille? « Je suis fils de moine, et mon arrière-grand-père était rabbin. » Ha, ha, cela pourrait avoir du succès!*

*Mais trêve de plaisanteries! Il faut que je réfléchisse à cette idée de Mémoires. Allons dormir. La nuit porte conseil, comme dit le proverbe. D'ici à demain, il me viendra peut-être une idée utile.*



## CHAPITRE II

DANS LEQUEL LE PETIT JOHN DEVIENT  
GIOVANNI, DIT GION, ET VIT  
UNE ENFANCE HEUREUSE DANS LE VILLAGE  
DE SOGLIO, AUX GRISONS

**Fanciullézza**, childhood, puerility.  
**Fanciùllo**, a boy, a child, a brat, a  
lad.  
**Fanciùlla**, a wench, a lass, a girl.

(**Fanciullézza**: *enfance, puérité.*  
**Fanciùllo**: *un garçon, un enfant, un  
galopin, un apprenti.*  
**Fanciùlla**: *une jeune femme, une fille,  
une enfant.*)

JOHN FLORIO



J E SUIS NÉ à Londres.

Mais mes yeux se sont ouverts au monde dans un village de montagne, bien loin tant de la capitale anglaise que de Fulham d'où j'écris.

Mes premiers souvenirs sont incertains. Je me souviens de la cathédrale de Strasbourg. Je l'affirme maintenant, mais longtemps j'ai cru que l'image confuse que je portais en moi était le fruit de mon imagination. Je m'étais dit que je multipliais par cent, par mille, l'église du village où j'ai passé mon enfance. J'ai constaté lorsque je suis repassé par Strasbourg, longtemps après, que c'était un souvenir bien réel. Car c'est à Strasbourg que mes parents s'étaient réfugiés lorsqu'ils avaient été chassés d'Angleterre, et c'est là que les seigneurs de Salis étaient venus proposer à mon père d'être le pasteur du village de Soglio, dans le val Bregaglia protestant, où l'on parlait italien. Une chance inespérée que mon père avait saisie aussitôt. Si les premières images sont floues, les premières histoires entendues, cent fois répétées, sont restées claires. Trop claires, même. Car il y a des contradictions flagrantes entre ce que mon père nous a raconté pendant mon enfance, et les détails que j'ai pu glaner après mon retour en Angleterre.

Ma mère, Margaret Bright, était la sœur de Francis Bright, qui était *scrivener* (autrement dit un peu notaire

et un peu scribe); plus tard, mon cousin Philip, son fils, serait également scribe. Ma mère faisait partie de la maisonnée d'une des élèves de mon père, Lady Jane Grey, et c'est là qu'ils s'étaient rencontrés.

Dans ses moments les plus légers, mon père aimait à raconter comment elle avait volé son cœur un jour, en le croisant dans un couloir; cela faisait immanquablement rougir ma mère. J'ai fini par comprendre, vingt ans plus tard à Londres, qu'il l'avait séduite et engrossée, mais que j'étais bien le fruit de l'amour, comme on dit si joliment. Mon père avait poursuivi ma mère de ses assiduités avec la même fougue qu'il mettait à prêcher. Cela était mal vu dans la Londres puritaine du jeune roi Édouard.

« Il faut comprendre ton père », m'a dit l'un des émigrés qui l'avaient connu à l'époque, et qui était revenu à Londres lors de l'accession d'Élisabeth. « Les geôles de l'Inquisition l'ont rendu à moitié fou, et il ne s'est jamais complètement remis. Il paraît que, avant d'être arrêté, c'était un jeune homme toujours gai, un prédicateur zélé et persuasif, mais sans excès. Une fois qu'il est sorti de prison, juste avant d'être brûlé sur le bûcher et après les plus terribles tortures, il n'était plus le même homme. Il n'a jamais retrouvé la sérénité de sa jeunesse, et cela mettait les gens mal à l'aise. »

La grossesse de ma mère avait rendu la mère, si je puis dire, et la transgression de mon père avait beaucoup fâché l'alors jeune lord, qui avait parlé d'expulser ce Michelangelo au verbe haut qu'il trouvait, je crois, par trop envahissant en dépit des recommandations dont il était porteur.

Mon oncle Francis, dont le travail l'avait mis, à ce moment-là, en contact avec Lord Cecil, m'a raconté plus tard comment il avait intercédé pour que les jeunes gens se marient, afin que sa sœur ne se trouve pas ainsi déshonorée et leur enfant (moi) bâtard. Finalement, à l'automne 1552, Lord Cecil a accédé au vœu de son scribe, d'autant plus que mon père était penaud, et prêt à épouser ma mère, dont il était amoureux, et dont je peux attester qu'il est resté amoureux à travers les vicissitudes par lesquelles ils ont passé.

Il est vrai que lorsque j'ai quitté ma famille j'étais jeune encore, j'avais tout juste dix ans – je n'ai pourtant

pas oublié ce père si changeant : un instant il était enjoué, philosophe, l'instant suivant c'était un extraordinaire pédagogue auquel je dois la plus grande partie de ce que je sais. Par moments il se transformait en prédicateur passionné. Et puis, de temps à autre, il était pris de colères féroces, et là, je ne peux pas parler d'instant. J'avais la sensation que cela durait une éternité. Ce qui me fait dire que mon père nous aimait, c'est que ses colères étaient rarement dirigées contre mes frères et moi, et jamais, au grand jamais, contre notre mère. La cible du ressentiment paternel étaient toujours les papistes.

Il était particulièrement véhément lorsqu'il parlait de Lady Jane Grey. À six ans, je savais tout d'elle. Mon père m'avait appris à lire lorsque j'étais tout petit, puis à écrire comme si c'était un jeu – ce qui fait qu'au lieu d'être un de ces écoliers comme j'en ai tant connu, qui détestaient les heures passées sur les bancs de l'école ou même à lire un livre, j'ai toujours aimé tout cela passionnément, et j'avais compris à cinq ans que la chose écrite est le bien le plus précieux de l'homme.

Je devrais peut-être faire état ici des disputes savantes, des colères, des amitiés, des intrigues auxquelles participait mon père. Il nous en parlait à jet continu. Qu'en dire ?

Antitrinitarien, anabaptiste, hérétique, extrémiste, ces épithètes volaient au-dessus de nos têtes avec la force de boulets de canon ; les disputes, amicales ou hostiles, se succédaient dans la maison. Je n'avais sans doute pas cinq ans que mon père tentait déjà de m'expliquer les nuances : les antitrinitariens ne croyaient pas à l'idée de la Trinité. Père, Fils et Saint-Esprit ne formaient pas une unité comme chez les catholiques. C'étaient trois personnalités distinctes.

« Trois per-son-na-li-tés distinctes, tu as compris, Giovanni ? » martelait mon père, l'œil menaçant.

« Oui, Père. »

Il fallait bien que j'acquiesce, je n'avais pas le choix. Je n'ai jamais discuté la chose avec personne, elle était d'ailleurs devenue moins aiguë dans les milieux où j'ai vécu une fois adulte.

Quant à la doctrine anabaptiste, selon laquelle il ne faut baptiser que des personnes consentantes et

conscientes, elle m'a toujours paru logique. Mais me battre pour elle... Les dissensions et les disputes entre ceux qui étaient pour le baptême automatique et ceux qui étaient pour un baptême choisi, et même entre divers courants d'anabaptistes, étaient pourtant homériques.

C'est peut-être pour cette raison que, en dépit des mille choses auxquelles je me suis intéressé, les disputes religieuses n'ont jamais tenu chez moi la place d'honneur. À dix ans, j'en avais déjà vécu davantage que d'autres pendant toute une vie.

La cure de Soglio, le logement de fonction de mon père où nous vivions, était (est toujours, sans doute) en contrebas de l'église, elle surplombait la pente et, depuis certaines fenêtres, on pouvait voir qui arrivait par l'étroit chemin qui montait depuis Promontogno – le bout du monde, à l'époque. Mon frère Simon et moi avions pour habitude de surveiller la route depuis ces fenêtres ; si nous étions dans la maison, nous nous y précipitions dès que nous entendions du bruit en contrebas. Parfois, nous voyions poindre un inconnu.

« Tu crois qu'il vient pour disputer avec Père ? »

« Sûrement, avec qui veux-tu qu'il vienne débattre, sinon avec notre père ? »

« Avec moi ! » disais-je, en guise de plaisanterie.

« Je m'en vais te disputer sur ce sujet », disait Simon sur un ton docte.

Et nous pouffions de rire, tout en observant l'étranger qui approchait, le plus souvent à pied, plus rarement à dos de mulet.

Le soir, nous collions l'oreille au plancher pour entendre ce qui se disait mais, bien entendu, nous n'entendions rien de distinct – seulement que le murmure initial se transformait inmanquablement en cris, que bientôt notre mère montait l'escalier en soupirant, son absence n'influant en rien sur la force de la discussion, au contraire.

Lorsque maman poussait notre porte pour s'assurer que la dispute ne nous avait pas dérangés, elle ne voyait que trois garçonnetts paisiblement endormis. Michael, notre cadet, dormait vraiment, Simon et moi faisons sans doute illusion, car maman faisait un tour de la chambrette, s'assurait que nous étions couverts, puis s'en allait, toujours en soupirant. À l'étage en dessous, on discutait de plus en plus fort, et il nous est arrivé

d'entendre des craquements et des coups qui ne pouvaient signifier qu'une chose : les doctes théologiens en étaient venus aux mains.

Le lendemain, tout cela était oublié jusqu'à la fois suivante.

Les jours de semaine, nous allions à l'école. L'enseignant était, bien entendu, notre père ; à part Simon et moi, il y avait les enfants du village. Mon père avait même réussi à convaincre le seigneur de Salis de permettre aux filles d'apprendre les lettres et le calcul : elles n'en seraient que plus utiles dans la maison, disait-il.

« Ce sont les bonnes femmes qui font les bons maris », aimait-il à marteler lorsqu'on le chicanait sur le sujet. Ma mère non seulement savait lire, écrire et calculer, mais c'était une véritable érudite. Elle avait été pendant un temps demoiselle de la chambre de Lady Jane Grey, la malheureuse reine morte, comme l'appelaient toujours mon père. C'est là que mes parents s'étaient connus : mon père avait enseigné l'italien aux princesses, Élisabeth, devenue plus tard notre reine, et Jane, la pauvre Jane qu'on avait voulu proclamer reine contre sa volonté (elle était la troisième ou la quatrième dans l'ordre de succession), et qui allait mourir des mains de Marie la Sanguinaire. D'avoir enseigné l'italien à ces illustres dames, cela avait fait réfléchir mon père. Il avait parlé de son idée, et s'était aperçu qu'il n'était pas le seul à considérer que les filles devraient aussi aller à l'école. L'idée faisait son chemin en même temps qu'une autre idée, qui n'allait pas encore de soi à Londres à l'époque, mais qui faisait partie des mœurs à Soglio : tous les enfants devraient savoir lire la Bible. Par conséquent, on leur enseignait les lettres et, à tant faire, le calcul.

« Si Lady Jane était devenue reine d'Angleterre, elle aurait ouvert des écoles de grammaire, et elle y aurait autorisé les filles », soupirait-il.

« Comment le savez-vous, Père ? »

« Elle me l'a dit. »

Je n'ai mesuré que plus tard la hardiesse de ce projet. À peine arrivée sur le trône, Élisabeth s'est d'ailleurs empressée de les ouvrir, ces écoles – pour les garçons – et maintenant il y en a dans tout le pays.

Le matin, j'allais avec les autres enfants de Soglio (nous étions une vingtaine) dans un grand local proche

de l'église, au plafond bas, impossible à chauffer – d'ailleurs il n'y avait pas de cheminée. Nous nous levions à quatre heures, comme le reste du village, et pendant une heure environ, Simon et moi étions seuls en classe avec notre père, qui nous enseignait la grammaire française.

« Pour que vous ayez une base solide le jour où vous irez en France », disait mon père. Les leçons commençaient pour tout le monde une fois la traite du bétail terminée, et duraient jusqu'à midi environ. Les garçons arrivaient tout droit des étables et les filles des cuisines, et, dans mon souvenir, ces leçons ont une odeur particulière, celle du lait caillé. Chaque fois que cette odeur assaille mes narines, cela fait remonter aujourd'hui encore l'image de ces bancs où nous sommes assis, les pieds chaussés de *zoccoli* qu'un vieil homme fabriquait pour nous, sur mesure, en creusant dans des bûches de bois dur.

« Je t'ai laissé de la place pour la paille », marmonnait-il avec quelque chose comme un sourire lorsque nous venions en prendre livraison. Sa bouche édentée était largement cachée par sa barbe. Il s'appelait Nicola, mais tout le monde l'appelait Niculin; c'était, nous a-t-il expliqué un jour, la forme qu'avait son nom dans le village d'où il venait, où on parlait le romanche.

Je reviens à l'école. Mon père tenait à ce que je fasse preuve de la même assiduité que les petits paysans, mais en fait je savais déjà lire, et passablement écrire, j'avais appris tout cela comme un jeu, je l'ai dit. Bientôt, j'ai été une sorte d'assistant. Il y avait notamment deux jumeaux, un garçon, Andrin, et une fille, Columba, qui venaient d'une ferme isolée, loin sur la hauteur, et qui ne comprenaient rien. Mon père me les a confiés. J'ai toujours eu de la facilité pour les langues – grâce en soient rendues à Dieu, cela m'a servi toute ma vie – et j'ai bientôt saisi deux choses: d'une part, il fallait leur parler en romanche, l'autre langue de la région, ils ne comprenaient pas la langue des enfants vivant au village, l'italien, et d'autre part ils arrivaient si affamés que cela les rendait presque idiots. J'avais dit cela à mon père, qui avait simplement froncé le sourcil; mais, le lendemain, ma mère m'avait rempli les poches de pain et de fromage:



« Pour les petits du Pré-d'en-haut », m'avait-elle dit.

Finalement, une fois qu'ils ont retrouvé la vivacité de leur âge grâce aux provisions de ma mère, ils m'ont davantage appris de romanche que je ne leur ai appris d'italien.

C'est étrange : lorsque j'essaie de faire revivre ce temps-là, je ne sais plus dans quelle langue toutes ces choses se passaient. Pourtant j'ai, dès ma plus tendre enfance, parlé à la fois italien avec mon père et anglais avec ma mère. Mon père était strict là-dessus. Il était certain que Marie la Sanguinaire ne ferait pas long feu, qu'un roi ou une reine protestant lui succéderait, et il était certain que nous retournerions en Angleterre bientôt. Lorsque Élisabeth est montée sur le trône, j'avais cinq ans, mais nous ne nous sommes pas pour autant précipités à Londres. Nous étions trop pauvres.

« Puisqu'on ne peut pas être en Italie, le pays m'étant interdit si je veux rester en vie, le seul lieu où il fait bon être, c'est l'Angleterre », répétait-il pourtant souvent – je ne sais pas s'il y croyait vraiment, mais cela consolait ma pauvre mère, qui s'était trouvée catapultée dans un monde si loin du sien qu'elle avouait parfois avoir l'ennui de Londres. Elle avait été au service d'une princesse du sang, ensuite de quoi elle s'est retrouvée dans un village éloigné de tout, « entourée de roches dures », disait-elle avec un soupir et un sourire, car jamais elle ne s'est vraiment plainte.

Mais je digresse. C'est que tous les souvenirs remontent à la fois. J'en étais aux langues. Je parlais donc, pour ainsi dire en naissant, l'anglais et l'italien. Mais mon père avait tenu à ce que j'apprenne le français, qu'il parlait assez bien. À côté de cela, il me faisait étudier le latin et me promettait que nous passerions bientôt au grec. J'avais appris le romanche au vol. Et ainsi j'étais à même de comprendre Columba et Andrin. Bien entendu, après avoir entendu ma mère m'appeler « John », tout le monde s'est mis à m'appeler Gion, traduction romanche de mon nom.

Lorsque nous sortions de l'école à midi, Simon et moi étions soumis à un régime intensif de latin et d'italien, mon père nous a inculqué la grammaire avec une efficacité étonnante, et j'ai autant appris sa manière

d'enseigner que la matière qu'il enseignait. J'ai encore aujourd'hui un petit livre écrit de sa main et intitulé « *Regole et istituzioni della lingua Toscana* ». Je le consulte régulièrement.

« C'est la copie conforme de la grammaire que j'ai écrite pour une princesse, j'espère que tu en feras bon usage. »

Et, en effet, je m'y suis référé toute ma vie.

Mais je reviens à mon père.

Il était sévère, et tenait à ce que nous fassions nos devoirs et apprenions nos leçons. Mais il ne nous écrasait jamais ni de ses connaissances ni de travail. Il sentait quand il fallait s'arrêter, et nous disait :

« Allez faire trois fois le tour de l'église, on verra ensuite si vous avez retenu ce que je vous ai appris. »

Il n'était pas content de ma calligraphie. Pour me la faire améliorer, il a eu une idée qu'encore aujourd'hui je trouve exceptionnelle. Le savetier Niculin, avait-il découvert, était un grand narrateur. Il m'a chargé d'aller recueillir quelques-unes des histoires que Niculin racontait à la moindre provocation, d'une voix à la fois sépulcrale et chantante.

« Tu me mettras cela dans un italien parfait, et calligraphié de telle sorte que je puisse m'en servir pour tes camarades. »

J'avais tout au plus huit ans, et ce « travail » m'a rempli de fierté. Ce n'était pas une mince tâche, d'autant plus que mon narrateur parlait un mélange inextricable de romanche, d'italien et de français – Niculin, disait-on dans le village, avait fait les guerres en France, il avait été soldat sous le roi François I<sup>er</sup>. Aussi suis-je, un jour, entré dans la boutique du savetier, je me suis assis par terre, non sans avoir écarté quelques objets disparates, l'échoppe était un véritable capharnaüm, et l'ai prié de me raconter une histoire.

« Une histoire ? Quelle histoire ? »

« Celle que vous voudrez, père Niculin. On a parlé de vos histoires à ma mère, et comme elle ne vous comprend pas bien, elle m'a prié de vous en faire raconter une. Je la lui répéterai ensuite. »

« Ah, si c'est pour la lady, alors... »

Il avait réfléchi un instant, puis m'avait demandé, en plissant le front :

« Tu connais celle du dragon ? »

« Un dragon ? Quel dragon ? »

« Celui de Bella Vista, le village disparu. »

« Non, je ne la connais pas. »

Il avait baissé la voix jusqu'au murmure.

« Tu dois savoir que des dragons, sur les pentes qui mènent au *Maloggia*, il y en a toujours eu. »

« C'est quoi, le *Maloggia* ? »

Il avait agité une main dans une direction indéterminée.

« C'est le col qui est en haut de la montagne, là, qui mène à San Murezzan. On dit que, dans cette montagne, il y a de l'or, et c'est pour cela qu'il y a des dragons : pour le garder. Bon, tu la veux, mon histoire ? »

« Oui, s'il vous plaît, père Niculin. Alors vous disiez, un dragon... »

« Non, pas encore. D'abord, il était une fois le village de Bella Vista, quelque part du côté de Vicosoprano e... »

« Pourquoi dites-vous : il était. Il n'y est plus ? »

« Dis donc, gamin, tu la veux, mon histoire, oui ou non ? »

« Oui, oui, je me tais. Donc, il y avait une fois Bella Vista. »

« À Bella Vista, il y avait un garçon, Dumeni, le fils du notaire, un beau jeune homme qui n'avait qu'un défaut : il se battait tout le temps avec tout le monde. Pour finir, son père lui a dit : "Si tu aimes tant te battre, va donc à la guerre, tu gagneras argent et honneurs, et cela te calmera." Le jeune homme a trouvé l'idée excellente, mais il y avait un problème : il était amoureux de Madlaina, la plus belle fille du village, celle après laquelle couraient tous les garçons de la contrée, et il se disait que, s'il partait, elle en épouserait un autre. Oui, bien sûr, ils s'étaient juré amour éternel, mais savait-on jamais... »

Niculin m'a regardé de ses yeux gris perçants, qu'on distinguait à peine au-dessus de sa grande barbe, et j'ai aussitôt compris qu'on allait parler du dragon.

« Tu vois, petit, Dumeni n'était pas seulement beau, pas seulement jaloux, il était aussi intelligent. Alors il s'est dit : je vais aller à la guerre, mais je vais faire en sorte que personne ne puisse s'approcher de ma

bien-aimée. Il a grimpé sur les flancs escarpés du Malogia, et il est arrivé à la caverne d'un dragon. Il avait apporté comme offrande un mouton, et le dragon, qui avait le nez fin, est allé voir qui approchait. "Dragon, je te salue", a dit Dumeni. Et il lui a exposé son problème. Le dragon l'a écouté en crachant du feu par tous les orifices, mais la jalousie, c'était quelque chose qu'il comprenait très bien. Et puis, qui sait ce que Dumeni lui a promis. Le fait est qu'il a fini par le convaincre, que le dragon est descendu de la montagne, et qu'il est allé se placer au beau milieu de la route qui menait à la maison de la belle. Le hasard voulait qu'elle fût à l'entrée du village.

» Dumeni et Madlaina se sont mariés, et Dumeni est parti à la guerre, où il est vite devenu sergent, puis capitaine, et enfin général. De temps à autre il revenait, le dragon le laissait passer, et il allait voir Madlaina, qui était toujours aussi belle. Et puis il repartait, pour un an, ou deux, ou trois. Pour finir, les habitants de Bella Vista en ont eu assez, parce que c'était bien beau d'avoir un dragon devant chez Madlaina, mais il était à l'entrée du village, et plus personne ne pouvait y venir. Ni les amoureux éventuels ni les hommes qui auraient voulu faire commerce avec le village. Et puis, il fallait le nourrir, et ça coûtait cher. Ils ont essayé de discuter avec Dumeni, qui entre-temps était devenu très puissant, mais n'en était pas moins absent la plupart du temps. Il a été intraitable. Ils ont essayé de plaider avec le dragon qui, à force, les connaissait un peu. Rien à faire. Alors, un jour, ils se sont dit qu'il fallait qu'ils prennent les choses en main, et ils ont concocté un plan : ils ont offert au dragon sa boisson préférée, dans laquelle ils ont mis tout le sel qu'ils ont trouvé. Le dragon, qui était très gourmand, a bu d'un trait, sans s'apercevoir de rien. Et ça lui a donné soif, à cause de tout ce sel. Mais alors soif, et soif, et soif, il est parti en courant vers la Mera, et il a bu à n'en plus finir, à tel point que jusqu'à la fonte des neiges on n'a plus vu une goutte dans le lit du cours d'eau. Et le dragon a bu, encore, et encore, et vite, à tel point qu'il a fini par exploser. Il a disparu dans le ciel dans un grand nuage de fumée, mais ce que personne n'avait prévu est arrivé : le village de Bella Vista tout entier a disparu avec lui. Voilà, mon

petit monsieur, pourquoi j'en parlais au passé, et voilà pourquoi, du côté du Maloggia, il y a un grand creux, c'est tout ce qui reste aujourd'hui de Bella Vista. Comme quoi, il vaut toujours mieux tenir les dragons à distance. »

J'ai gardé en mémoire bon nombre d'histoires venues de la Bregaglia, cette région des Lignes grises où s'est passée mon enfance : les unes parlent de dragons, d'autres d'amoureux qui meurent d'amour, d'autres encore d'âmes perdues, de ces visions qui surgissaient entre chien et loup, dans les creux des pierriers, par les soirs d'été – hommes ou femmes morts de chagrin qui ne trouvent ni la porte du Paradis ni celle de l'Enfer et sont parfois condamnés à errer dans les pâturages de la Bregaglia.

Soixante ans plus tard, j'entends encore la voix qui sortait de la masse imposante de cet homme plus large que haut.

« Certaines âmes ne sont accueillies ni par Dieu ni par le diable, alors elles sont *cunfinà*, c'est-à-dire emprisonnées dans la montagne. Il y en avait trois au col du Mulet, elles jetaient des pierres sur les voyageurs, mais maintenant cela s'est arrêté. Elles ont sans doute été acceptées au Paradis. »

J'écoutais tout cela comme des vérités d'évangile, et j'écrivais chaque histoire en langue toscane, dans mon cahier, avec ma meilleure calligraphie, et un beau jour mon père m'a dit :

« Bravo, Giovanni, tu verras que cette belle écriture va te servir toute ta vie. »

Il avait raison.

\*

\* \*

Presque tous les hommes ont dans leur passé un coin de Paradis où se réfugier lorsque dans le présent tout va mal. Mes neuf années à Soglio ont été mon Paradis à moi.

Lorsque j'ai été malheureux, par la suite, il a suffi que j'évoque – seul ou entre amis – les pics, blancs de neige en hiver, roux en automne, d'un vert tendre, unique, au printemps, pour que cela aille mieux.

Il y avait mon père, avec son don pour dénicher des livres dans les recoins les plus sombres, et pour me les expliquer avec une patience à toute épreuve. Il nous inculquait les classiques sans s'énerver, car autant nous apprenions avec facilité le français, autant le latin et le grec étaient pour Simon et moi des langues lointaines, dont nous ne voyions pas l'intérêt.

Notre père était exigeant et sévère, mais il ne nous a jamais battus, il proclamait partout qu'avec les châtiments corporels on n'accroît pas l'intelligence des enfants.

Il y avait aussi les enfants de notre âge. Le plus présent reste Serafino. Pour finir, c'est moi qui l'ai dépassé, car j'ai grandi d'un coup, mais à sept ans j'étais plus petit que mes camarades, que mon frère Simon, même, né quinze mois après moi. À l'époque, c'étaient eux les costauds. Serafino s'est pris d'amitié pour moi sans raison particulière. Son père, prénommé Peder, avait été moine, un temps, puis avait changé d'avis, de religion, et s'était fait mercier ; il promenait sa marchandise à travers tout le val Bregaglia. Nous avions pour lui le plus grand respect, car nous avions appris par Serafino que, pour s'approvisionner, il allait parfois jusqu'à Milan. Quand il remontait la pente, une charge haute de trois pieds sur le dos de son mulet, et une charge à peine moindre sur le sien propre, nous enviions les lieux inconnus dont il venait, et que nous pensions devoir ignorer toute notre vie.

Mon père, qui servait d'instituteur à tout le village, insistait pour que nous courions dans les prés au moins une heure par jour, et nous faisons toutes les bêtises des petits de notre âge : nous cherchions à attacher entre elles les queues de deux chats, nous « jouions au fantôme », c'est-à-dire que nous faisons tomber les pommes mises sur le bord des murets à mûrir ou à sécher, nous plions les grands draps de la lessive étalée au soleil – après quoi, si on nous grondait, nous protestions que nous n'y étions pour rien :

« Ce sont les fantômes », disions-nous, et les paysannes levaient la main comme pour nous assener une taloche, qui ne venait jamais.

Nous jouions à cache-cache dans les arbres, nous jouions aux osselets. La plupart du temps, nous apprenions.

Pourtant, dans mon souvenir, ces heures de jeu étaient infinies, elles remplissent des journées entières.

Et puis, à Soglio, il y avait ma mère. Mon père l'appelait parfois Lady Margaret – le reste du temps, il la qualifiait de *Carissima*. À l'époque, je ne me suis pas posé de question. Je n'ai appris l'histoire du mariage de mes parents que beaucoup plus tard, à Londres, un soir où j'étais chez William Cecil, le Lord Trésorier Burghley, qui voulait que j'écrive pour lui une lettre en italien : je n'ai jamais bien compris comment ma mère était arrivée dans l'entourage de Lady Jane Grey, mais je crois que c'était parce que le Lord Trésorier, qui n'était à l'époque que Lord Cecil, avait insisté auprès du duc de Suffolk, le père de Jane, afin qu'il la prenne chez lui.

« Elle m'a frappé un jour où elle a accompagné son père, qui était un de mes scribes. Elle était très jeune, mais elle avait lu et compris de nombreux livres. Elle était charmante, je me suis dit qu'elle serait parfaite pour Lady Jane, dont les parents étaient exagérément sévères et peu aimants. J'ai fait la proposition à son père, qui a accepté. J'ai dit à tout le monde qu'elle était sous ma protection et que, s'il lui arrivait quoi que ce soit, c'est à moi qu'on en répondrait. » Il avait eu un de ces sourires en coin dans sa barbe, si typiques. « Et tout s'est très bien passé jusqu'à ce qu'arrive votre père, qui avait la fougue de quatre hommes, l'éloquence irrésistible, et des allures d'archange Gabriel, avec ses cheveux noirs et bouclés, et des yeux d'un gris lumineux qui faisaient tomber les filles comme des mouches. Il a été particulièrement aimable avec la jeune Margaret, il l'a séduite. »

« Et vous vous êtes fâché. »

« Vous comprenez, ils étaient aussi peu expérimentés l'un que l'autre. Votre père sortait après tout d'un couvent et d'une prison. Margaret Bright était une innocente. Elle a aussitôt été enceinte. Je me suis fâché lorsqu'on me l'a appris, et j'ai menacé d'expulser votre père du royaume. Mais ensuite, je les ai vus, tous les deux, et un regard m'a suffi : ils étaient amoureux, et votre père ne demandait qu'à se marier. Alors à quoi bon se fâcher davantage. J'ai continué à être sévère pour la forme, mais en fait je leur ai facilité les choses ; ils se sont mariés. » Une pause, les yeux de Lord Burghley se sont perdus dans le lointain. « Moi aussi, une fois, j'ai été

amoureux. J'ai épousé ma première femme contre la volonté de tous, et je n'avais que vingt ans. Si elle n'était pas morte, je suis certain que nous nous aimerions toujours. L'amour n'est pas considéré une bonne base pour le mariage, et souvent il ne l'est pas. Mais lorsqu'il est vraiment là, quelque chose en moi... » La phrase est restée en suspens, et nous sommes revenus aux affaires d'État qui occupaient le Lord Trésorier.

Ma mère avait les yeux bleu-vert et les cheveux roux, dont a hérité Simon. Quant à moi, on m'a tant dit que je suis le portrait craché de mon père que j'ai fini par le croire. C'est peut-être cela qui a délié la langue du Lord Trésorier. Cet entretien, ou plutôt ce monologue étonnant, est resté unique dans mes rapports avec lui. Je me suis parfois dit que, ce soir-là, je lui avais rappelé non seulement le passé de mon père, mais aussi sa propre jeunesse.

Je reviens à ma mère : elle était très cultivée. Elle m'a expliqué un jour que c'était grâce à Lady Jane Grey, qui avait été aussi savante que bien des hommes, et douée, à l'entendre, d'une intelligence surhumaine. Ses parents, toujours d'après ma mère, l'avaient éduquée comme il sied à une future reine : pas seulement en lui enseignant les lettres, la broderie et un peu de musique, mais aussi la philosophie, la politique, l'histoire, la géographie, les sciences : ma mère, qui était sa servante personnelle (demoiselle de compagnie ou demoiselle de la chambre, ce sont là des euphémismes auxquels on s'accroche à la cour, mais sous les belles paroles la réalité est autre), était présente, elle savait lire et écrire, elle a profité des leçons. Et si mon père nous enseignait le latin, le grec, l'italien, le français et la religion, c'est ma mère qui nous a appris l'anglais châtié de la cour et, avec compétence et sans concessions, toutes les matières qu'on lui avait enseignées chez Lady Jane Grey. Il faut croire que ces matières l'intéressaient davantage que les langues vivantes car, lorsque nous sommes arrivés à Soglio, elle ne parlait que quelques mots d'italien. Elle avait bien suivi les leçons que mon père donnait à Lady Jane, mais elle prétendait que tout cela avait été trop rapide pour elle, qu'elle avait eu beaucoup de peine à suivre, Lady Jane comprenant beaucoup trop vite. Son italien est resté fortement teinté d'anglais.



« Nous allons finir par retourner en Angleterre, vous verrez, maintenant que la reine catholique n'est plus. La princesse Élisabeth était une des élèves de votre père, nous ne serons plus persécutés. Ce jour-là, connaître la langue, ce sera vital pour vous faire une place dans la société. »

Retourner en Angleterre – c'était la promesse que mon père faisait régulièrement à sa femme. Mais je ne suis pas certain qu'il en eût vraiment envie. En fait, il se plaisait à Soglio. Lorsque le notaire est mort, presque centenaire, mon père a repris ses fonctions en plus de toutes les autres, pas par gentillesse, mais parce qu'il aimait faire cela. Et puis il y avait les disputes religieuses. Il répétait souvent qu'il était indispensable à son camp. En réalité, cet homme si passionné adorait ces disputes.

Je ne l'ai jamais vu entreprendre quoi que ce fût pour se faire rappeler en Angleterre. Il a bien dédié à la nouvelle reine une de ses traductions – mais il n'est pas allé l'apporter en personne. Il l'a envoyée. Or il devait savoir que l'envoi d'un tel texte ne suffirait pas à une princesse devenue reine, qui ne l'avait pas revu depuis dix ans, pour qu'elle le rappelle auprès d'elle. Sans doute n'avait-il par ailleurs pas les moyens d'entreprendre le voyage, son salaire de vicaire étant plus que modeste ; et puis, ma mère l'aurait-elle laissé partir seul ? J'en doute.

À vrai dire, je soupçonne que mon père a préféré être le premier à Soglio plutôt qu'un déraciné parmi d'autres à Londres, où il aurait dépendu du bon vouloir de la reine, de William Cecil, ou de la communauté italienne. Je fais peut-être fausse route, et il est possible que nous aurions tout de même fini par retourner en Angleterre pour l'amour de ma mère, si le drame ne s'était produit : elle est morte en couches. J'avais dix ans, Simon neuf, Michael cinq, et notre petite sœur, aussitôt baptisée Margaret, trois jours.

Dans mon souvenir, tout le village s'est ligué pour sauver ma pauvre mère. Les choses ont commencé à mal aller avant l'accouchement déjà, et on nous a envoyés à la boutique de Niculin, qui, à la nuit tombée, nous a emmenés chez lui parce que personne n'était venu nous chercher. Une nuée de femmes s'affairaient autour de ma mère. Mon père faisait les cent pas entre l'église et la cure.

Je suis sûr que, la dernière fois où je l'ai vue, ma mère savait qu'elle allait mourir. Elle était pâle, les traits tirés, les cheveux collés au crâne, mais je n'ai vu que ses yeux, ils étaient si grands.

« Tu iras à Londres pour moi », m'a-t-elle murmuré en anglais, « et tu iras saluer les animaux à la Tour. Et tu iras embrasser ton grand-père et ton oncle, et tu leur diras... N'oublie pas ton anglais, tu en auras bien besoin, lorsque tu arriveras là-bas. »

Je répondais à tout :

« *Yes, Mother, I promise.* »

Finalement, elle est retombée sur sa paillasse, elle m'a souri, et m'a dit d'une voix que j'ai entendue à peine :

« Alors ce sera comme si c'était moi qui étais rentrée à la maison. Que Dieu te bénisse et te garde toute ta vie, mon petit. »

Je crois me souvenir qu'on m'a emmené, je pleurais à chaudes larmes. Quelques heures plus tard, elle n'était plus.

Mon père était détruit.

Pendant plusieurs jours, ce sont Niculin et Tonia, sa femme, qui se sont occupés de nous.

Pour Margaret, vite devenue Gretta, puis Grittina, on a trouvé une nourrice – une femme qui avait accouché quelques jours avant ma mère.

Mon pauvre père était complètement perdu. Pendant des semaines, il nous a donné nos leçons, il a surveillé nos jeux comme d'habitude, mais on avait la sensation qu'il était ailleurs.

Une des femmes du village venait s'occuper de notre ménage.

Un jour, le seigneur de Salis, qui vivait souvent ailleurs, est venu résider en son palais de Soglio. Il était accompagné d'un ami de mon père, Maître Vergerio, que tout le monde connaissait, car il avait été le pasteur de Vicosoprano, un village de l'autre côté de la vallée. Je l'avais déjà rencontré – il nous avait rendu visite quelques fois, mais je ne lui avais jamais prêté d'attention particulière. Le pasteur Vergerio avait été un des évêques de l'Église de Rome avant de passer à la Réforme, et c'était lui qui avait convaincu beaucoup des indécis du val Bregaglia de choisir ceux qu'on appelait

souvent, à l'époque, les évangéliques, et de renoncer à Rome.

On parlait encore à Soglio, des années après, du soir de Noël 1552, où les seigneurs de Salis hésitaient à faire le pas, à passer à la nouvelle religion, et où toute la jeunesse s'était réunie au-dessus du village dans un pâturage qui s'appelle depuis lors le Pré Luther, et avait décidé qu'assez c'était assez. On bannirait la messe dès le lendemain. Il faut dire que le dernier curé avait été particulièrement indigne de sa charge, à en croire les potins.

Depuis, le seigneur de Salis laissait faire, mais hésitait toujours, du moins c'était ce que disait Monsieur Vergerio.

« Tu verras », m'a-t-il dit une fois, « que Monsieur de Salis finira par comprendre que nous avons raison. » Et il a fini par comprendre et par passer à la religion réformée, mais cela a pris du temps. Vingt ans. C'est ma sœur, qui a vécu dans la Bregaglia jusqu'à la fin de ses jours, et avec laquelle j'ai correspondu de temps à autre, qui m'a informé, et à ce moment-là tant notre père que le pasteur Vergerio étaient morts depuis longtemps.

Le soir du jour dont je parlais, où le pasteur Vergerio est arrivé avec le seigneur de Salis, mon père nous a dit :

« Vous savez que Pier-Paolo Vergerio est un grand savant. Il demeure à la cour de Tübingen. Il a obtenu que vous soyez boursiers du duc de Wirtemberg et il est disposé à vous prendre sous sa protection, à vous envoyer à l'école, là-bas. C'est votre chance. »

« Nous quitterions Soglio ? »

« Vous iriez parfaire votre éducation, c'est une occasion inespérée pour vous. Moi, je n'aurais pas les moyens de vous envoyer dans une bonne université. Ainsi, vous deviendrez savants. »

« Et que ferai-je, ensuite ? » ai-je demandé.

« Une fois que tu auras fait tes humanités, tu as de nombreuses possibilités : tu peux étudier la théologie et devenir pasteur. Tu peux étudier le droit. Tu pourrais parfaire ton français, et puis tu pourrais aller à Londres. Devenir précepteur dans une grande maison. Monsieur de Salis m'a assuré qu'il était prêt à nous aider. À Londres tu as tes oncles, tes cousins, les amis que j'y ai

gardés, tu ne seras pas seul. Je suis persuadé que William Cecil t'aidera aussi. Il a été très bon pour moi, même lorsque, de son point de vue, je me suis mal conduit. »

« Tout ça est très bien pour Gion », est intervenu Simon. « Mais moi, je n'ai pas envie d'aller faire le précepteur à Londres. Je veux rester ici, et devenir pasteur. Londres ne m'intéresse pas. »

« Mais, mon fils... »

« Mais, Simon... »

« Non, je ne suis pas fait pour ça », a insisté Simon. Je le revois, petit, les pieds dans les socques, il avait neuf ans à peine, et il voyait déjà avec certitude sa voie. Il faut bien admettre qu'il avait raison. Il a été, si j'en crois les récits, un excellent pasteur. Il a finalement étudié à Zurich, avec une bourse, lui aussi. Il ne s'est jamais risqué à retourner en Italie. Notre nom y était synonyme d'hérésie.

Mon père a fini par céder : l'idée de se séparer de nous lui déplaisait. Sacrifier un de ses fils aux humanités lui paraissait un devoir. Mais deux... Ni Simon, ni Michael, ni Grittina ne l'ont jamais quitté longtemps. Michael est venu en Angleterre, mais plus tard, après la mort de notre père.

\*

\* \*

Je me souviens du soir avant mon départ. On était fin août, je venais d'avoir dix ans.

Mon père avait été appelé au chevet d'un mourant, Michael et Grittina dormaient, Simon et moi sommes allés chez Niculin, dans la maison duquel nous avons passé tant d'heures depuis la mort de notre mère que c'était comme un second chez nous.

C'est Simon qui a fini par articuler une question qui me tourmentait, mais que jamais je n'aurais osé poser, j'aurais eu peur que Niculin, ou sa femme Tonia, se moquent de moi. J'ai donc été soulagé que Simon, un « petit » (à l'époque, il me dépassait d'une demi-tête), ose s'enquérir.

« Père Niculin, j'aimerais vous demander quelque chose. »

« Holà! Ç'a l'air important. Qu'aimerais-tu donc savoir? »

« Vous vous souvenez de ces histoires que vous nous avez racontées; ces âmes *cunfinà*, qui ne sont accueillies ni par Dieu ni par le diable. Des âmes comme il y en avait au col du Mulet, qui jetaient des pierres sur les voyageurs... »

« Mais qu'est-ce que tu vas faire peur à ces petits avec ces balourdises! » s'est écriée Tonia avec de grands gestes. « Tu ne vois pas que... »

« Pcht, femme! » Il s'est tourné vers nous. « Oui, je m'en souviens très bien. Et que voudrais-tu savoir? »

« Eh bien, vous voyez, notre maman... » Le silence s'est fait profond, Niculin et Tonia étaient immobiles, je retenais mon souffle. « Notre maman aurait tant voulu retourner en Angleterre, mais elle n'a pas pu. Elle est restée ici. Est-ce que vous croyez que, si elle est morte malheureuse, elle pourrait être *cunfinà*, et errer au col du Mulet? »

Niculin s'est pris la tête dans les mains et a réfléchi longtemps. Nous n'osions pas le presser. Au bout d'un instant, nous nous sommes regardés, mais comme il ne disait rien et ne nous regardait pas, nous nous sommes contentés d'un haussement perpexe de sourcil et nous avons attendu.

Il a fini par se redresser.

« Gion et Simon, dites-moi: est-ce que votre maman vous a parlé, avant de mourir? »

« Elle m'a recommandé d'être un brave garçon et de devenir un homme honnête », a dit Simon, un tremblement dans la voix.

J'ai eu beaucoup de peine à sortir le moindre son, j'avais une boule dans la gorge. J'ai fini par articuler, péniblement:

« Elle m'a dit: "Tu iras à Londres pour moi, tu iras embrasser ton grand-père et ton oncle, et tu leur diras... N'oublie pas ton anglais, tu en auras bien besoin. Lorsque tu arriveras là-bas, ce sera comme si c'était moi qui étais rentrée à la maison." » J'ai fait un effort surhumain pour ne pas éclater en sanglots: à mon âge, un homme ne pleurait plus, pensais-je. « Voilà ce qu'elle m'a dit, le jour où elle est morte. »

Le visage de Niculin s'est illuminé. Il m'a posé sur l'épaule une de ses mains en battoir.

« Eh bien, tu as ta réponse, petit homme. Tu vas aller à Londres pour ta mère, et non seulement pour elle, mais avec elle. Elle ne sera jamais *cunfinà*, puisque tu auras emmené son âme dans sa terre natale. »

« Et à nous, il ne reste rien, alors ? »

« Un cœur de mère est très grand, mon cher Simon. D'un côté, ta maman aurait voulu retourner en Angleterre mais, d'un autre côté, elle aimait être ici. »

« Elle me l'a dit », est intervenue Tonia.

« Tu vois... Alors une partie de son âme reste ici, avec toi. Son cœur est assez grand pour vous contenir tous. » Et comme nous devions faire des mines sceptiques, il a insisté. « Regardez-moi. J'ai été soldat, et pour le roi de France j'ai tué peut-être cinquante hommes. J'étais terrible, sur le champ de bataille. Et j'aimais ça. Alors, en moi, il y a une âme de guerrier. Mais ensuite, je suis revenu à mon village, et j'ai épousé Tonia, qui était à l'époque ma promise... »

« Vous l'aviez fait protéger par un dragon ? » a demandé Simon, le rire dans la voix.

« Bien entendu, sinon, belle comme elle était, on me l'aurait volée. Mais je ne suis pas resté à la guerre aussi longtemps que le jeune homme de Bella Vista. Une fois que j'ai eu gagné de quoi ouvrir ma boutique, je suis revenu. »

Tonia a ri, et Niculin a repris :

« Alors aujourd'hui, vous voyez, j'ai le cœur à deux endroits. Là où j'ai vécu tant de choses intéressantes, et ici où j'ai ma femme et mes enfants. Je sais où je veux être, mon âme n'errera jamais, car je ne suis pas malheureux. Et votre mère non plus n'était pas malheureuse. Elle était partagée. Gion va ramener à Londres la part d'elle qui aurait voulu rentrer en Angleterre, et nous garderons ici la part d'elle qui était bien avec son mari et ses enfants. »

Je mentirais en prétendant que ce petit discours, fait uniquement pour rassurer deux petits garçons soucieux, n'a pas compté lorsque j'ai décidé de revenir en Angleterre après mon séjour dans le duché de Wirtemberg : au fond de moi, je crois avoir toujours pensé, tant que je ne suis pas arrivé dans la ville où j'étais né, qu'il fallait que je vienne tenir la promesse que j'avais faite à ma mère.

Le lendemain, nous nous mettions en route. Mon père m'accompagnait, et Peder le mercier emmenait son fils Serafino, que Vergerio avait également promis de faire étudier à Tübingen.

Je garde l'image de Simon, tenant Michael par la main, nous faisant signe jusqu'à ce que nous soyons cachés par la pente. La dernière chose que l'on a vu avant le virage, c'est l'église se découper contre le ciel derrière eux dans la lumière de l'aube, avec le petit cimetière qui l'enserrait. Je ne suis jamais revenu à Soglio. Mais, tout comme l'âme de ma mère, je l'ai toujours porté en moi.